

Écologie conservatrice et post-moderne

N.ROBE



Il est aujourd'hui presque admis de tous que les activités de l'homme ont un impact direct sur l'environnement et que celles-ci peuvent influencer positivement comme négativement sur le devenir de l'humanité. Après une longue période où l'on a plutôt perçu la nature comme inerte et répondant aux uniques forces mécaniques, en sorte que la science pouvait tout solutionner, il semblerait que la nature se soit montrée plus complexe du fait çà et là de sa spontanéité. Dès lors, un paradoxe s'est formé entre un science terriblement efficace qui a permis de solutionner un nombre incalculable de problématiques. Et de l'autre une science dont les assauts semblent presque dérisoires pour contrebalancer un système d'activités humaines qui de nos jours tend à l'infini et n'aspire qu'à cela. En vérité, l'idée même de modernité ne repose que sur une quête d'infini qui cherche, parfois de façon plus que déraisonnable, à s'émanciper de toute détermination, comme pour échapper à l'inertie du destin. Chaque « moderne » est convaincu qu'il se dirige vers le progrès et que celui-ci n'a pas de limite. Seulement la planète est limitée, et on ne peut pas encore pousser les murs, ni même re-déterminer

l'essence même de notre univers. Si le « moderne » pense alors que l'innovation permettra de combler cette limite géographique, il n'a pas totalement tort. Sauf qu'il oublie que ce qui se génère d'un côté se perd ailleurs. C'est le fameux principe de Lavoisier : « Rien de se perd, rien ne se crée, tout se transforme. » Le « moderne » peut donc transformer avec la plus grande rationalité qui soit son espace-temps, se rehausser par l'innovation, il lui faut néanmoins composer avec une nature vivante parfois insaisissable qui a son mot à dire, et qui ne s'en est jamais privée au cours de l'histoire quand cela fut nécessaire, parfois même dans le pire des cataclysmes.

Mais innover pour quoi d'ailleurs? Pour plus de quantitatif ou pour plus de qualitatif? Pour plus de consommation, plus de rendement, plus de croissance, plus de possession ou alors pour plus de sérénité, d'accomplissement de soi et d'authenticité? La question est là. Dans une nature qui change et que nous avons contribué à faire changer, quel changement l'homme doit-il opérer pour être de nouveau en harmonie avec celle-ci? Que doit-il opérer pour retrouver cette forme de sérénité et de confiance qui le dispenseront de ces multiples subterfuges qu'il utilise copieusement pour combler la vacuité de son existence?

Nous sommes quelques-uns à penser que le changement doit s'opérer de l'intérieur, dans les consciences, et non par l'extérieur, à travers des lois contraignantes ou des prétextes. Quand bien même on nous parle de transition écologique et de « croissance verte » – à partir du moment où nous

ne décidons pas d'abandonner purement et simplement le système qui est à l'origine des maux que nous prétendons guérir, nous ne sommes qu'une vaste fumisterie. De plus, quand le combat est perdu d'avance, on utilise d'autres armes que celles de notre adversaire sinon on s'abstient. Ces armes dont il est question – qui seront énumérées ensuite – sont justement toutes celles qui sont ou méprisées ou diabolisées ou ridiculisées par le système en place. C'est leur rôle à eux que de conserver l'ordre des choses, quand bien même il se fait au détriment de la nature.

L'occident moderne repose sur le paradigme de l'argent, en sorte que ce soit cette valeur-argent, autrement dit quelque chose de fictif, qui détermine nos façons d'être et de penser à travers une hégémonie culturelle bourgeoise et métissée. Il s'agit d'une vision du monde purement matérialiste où l'homme est perçu comme une « unité malléable et interchangeable ». Partant de ce principe, la vision du monde actuelle, accompagnée de cette conscience moderne de l'infini, ne peut accoucher que d'une société de consommation qui n'aspire plus tellement à la nécessité, mais davantage aux commodités superfétatoires et aux gaspillages ostentatoires, et dont le but n'est alors plus de vivre paisiblement, mais de survivre à travers de multiples rivalités d'argent qui ne sont pas autre chose que des courses stupides à la réputation.

Autant dire que la société de consommation telle que le capitalisme mondialisé l'a façonnée repose davantage sur du gaspillage que sur de réels besoins. En fait, tout ce que l'industrie a accomplie en termes

de rendement ainsi qu'en diminution des coûts de travail pour subvenir à notre existence, pourrait facilement s'accompagner d'un lâché-prise, d'une relativisation de la valeur travail, en sorte que passé un certain stade de confort, cela nous suffirait à tous. Mais notre système fonctionne à l'envers, de l'excitation des appétences populaires vers les moyens d'y satisfaire ; c'est pourquoi il faut toujours travailler plus pour produire plus pour consommer plus. Et tout le monde s'active dans ce sens en sorte que ce ne sont plus les principes ni la politique qui priment mais la valeur-argent éhontément excitée par une finance apatride sans vergogne. Ainsi la boucle est bouclée. L'économie dirige le monde, et les peuples votent pour élire celles et ceux qui servent l'économie. Le pouvoir politique n'a alors plus son mot à dire sur l'ordre des choses et se contente alors d'administrer – un tas de lois, de règlements, de notes en tout genre, ça fait bien, on a l'impression qu'ils travaillent et surtout qu'ils gèrent la situation, mais ça ne sert plus à grand-chose dans un système à bout de souffle et qu'ils ne contrôlent absolument plus.

Car s'il existe bel et bien une concordance entre la politique capitaliste et l'état de santé de notre planète, c'est bien leur détresse. Les gouvernements successifs en France ne savent plus qu'administrer ou jouer au bonneteau. Ils prennent ici pour mettre là et ils appellent cela faire de la politique. Ou encore, ils actionnent les derniers leviers qu'ils leur restent en matière de concurrence ou de clientélisme, sous forme non pas de cercle vertueux au service de l'intérêt du peuple, mais de cercle

vicieux au service d'une poignée de profiteurs hors sol qui n'ont que faire ni de l'environnement, ni des citoyens qui ne se sentent plus ni protégés ni représentés. Encore une fois, quand le politique, c'est-à-dire avec le spirituel la première fonction traditionnelle indo-européenne, est inféodée à l'économique, c'est-à-dire la troisième fonction, on ne peut que déplorer l'orientation des choses. Le paradoxe c'est que le triomphe de la troisième fonction avait, dès la révolution Française, pour but de limiter les inégalités économiques. Mais dans les faits celles-ci n'ont jamais été aussi importantes aujourd'hui que dans toute l'histoire de l'humanité. C'est pourquoi l'écologie, non pas celle inféodée au pouvoir économique, pas même celle soumise aux dogmes humanistes, prend tout son sens et se veut la seule voie légitime pour reprendre la main sur une destinée occidentale qui nous semble de plus en plus sombre.

S'ils ont transformé nos terres en vastes zones de chalandise, nos fiers paysans et nos ingénieux artisans en de simples travailleurs et vils consommateurs. S'ils ont remplacé nos principes et nos valeurs par l'appât du gain et le rendement. S'ils ont fait de nous de dociles pollueurs pour nourrir la finance apatride et la cupidité de certains. S'ils osent aujourd'hui nous parler éhontément de transition écologique et de respect de la nature. C'est qu'ils sont sans scrupules pour se maintenir en place au détriment de la nature et des peuples. Alors soyons sans complexes, et battons-nous avec ce qu'il nous reste et ce qu'ils détestent, ce qui fait que nous ne sommes pas des individus malléables et

interchangeables : notre identité ! Et ce qui fait que nous ne sommes pas totalement avilis : notre honneur !

Serge Latouche disait à juste titre que « dans l'optique de la construction d'une société de décroissance, le problème n'est pas de changer l'étalon de mesure pour transformer la société, mais de commencer par changer les valeurs et d'en tirer les conséquences pour les concepts. »

Toutes nos valeurs, aujourd'hui, tournent autour de l'avoir tandis que l'écologie exige des valeurs qui gravitent autour de l'être.

L'hyper-rationalisation de nos sociétés nous a complètement déconnectée de la réalité sentimentale, de toutes ces vérités qui nécessitent passion, audace, poésie et spontanéité. L'éthique de l'être, ou encore celle de l'honneur, ont pour ainsi dire disparu. L'intellectuel bourgeois et bien-pensant, animé par le commerce des idées, a complètement phagocyté l'esprit rural de la terre et le sens des réalités traditionnelles pour imposer son propre système de valeurs marchandes. Aujourd'hui, tout n'est plus qu'abstraction commerciale et citadine dans une hyper-sollicitation et une surpopulation qui mènent à l'épuisement du sentiment et à l'indifférence. Toutes les formes de bienveillances innées se sont transformées en égoïsme afin de se préserver émotionnellement des empiétements constants d'une société qui ne respecte plus l'intimité des individus et leur droit à l'espace et au calme.

Tout ça pour ça! oui ! Mais ce qui compte pour la gouvernance européenne n'est pas vraiment

l'épanouissement de l'homme dans son milieu naturel. Ce qui compte, c'est la domestication de l'homme, c'est l'empêcher un retour à l'essentiel, à l'identité, à l'honneur, et ainsi d'entraver ou falsifier les différents instincts de territoire, de hiérarchie, sexuel, etc. tout ce sur quoi sont naturellement basées les valeurs de l'être.

Hélas, ce n'est pas en détruisant tout ce que nous sommes et qui a permis d'être ce que nous sommes que l'on génère du progrès qualitatif, ce progrès suffisamment clairvoyant pour constater l'épuisement de la planète et les dangers qui nous guettent. Quand le moderne, le nez dans le guidon de son progrès quantitatif, s'apercevra de l'irréversibilité de certains maux infligés à la nature, il sera trop tard pour y remédier.

C'est pourquoi nous disons que la technocratie européenne a vécu, car elle est responsable de ne pas avoir donné les limites et le cadre éthique et moral nécessaire – c'est-à-dire le rôle que l'environnement et la sélection naturelle ont toujours joué sur l'homme puisque aujourd'hui leurs rôles sont fortement atténués. Toute énième réforme technocratique semble donc vaine, voire obsolète tant elle ne répond plus aux aspirations ni des peuples ni des écosystèmes. Vos prétextes et vos stratagèmes teintés de vert, de transition écologique, mais qui ne remettent jamais en question les fondements du système qui est le véritable gaspilleur et pollueur, sont indignes. Vous pouvez nous parler de taxe carbone, et même vous montrer plus habiles comme dernièrement en France en souhaitant transférer la taxe d'habitation qui ne

générait pas de consommation vers une surtaxe sur les produits pétroliers afin de nous faire passer aux véhicules électriques qui polluent davantage à la fabrication et au retraitement, tout en nécessitant l'expansion du nucléaire ; fumisterie. D'autant que nos véhicules polluants finissent pour la plupart sur le continent Africain où ils peuvent continuer à polluer notre planète en toute tranquillité. Il n'y a que les naïfs pour ne pas voir vos stratagèmes qui ne visent qu'une seule chose : la croissance économique, le véritable monstre froid qui détruit et la planète et les peuples.

Par ailleurs, croissance économique et écologie sont antagonistes. Et plus cette croissance est le fruit d'une globalisation, plus l'impact sur l'environnement est grand. Plus cette forme de croissance est le fruit de la mondialisation, plus elle dessert les peuples pour gaver des minorités hors sol.

Alors s'il nous faut faire de l'écologie, sortons des vieux schémas. Relocalisons notre industrie, pérennisons nos produits de consommation, arrêtons de vouloir occidentaliser la planète entière, favorisons la décroissance démographique dans le monde, limitons la publicité et interdisions le démarchage qui incitent à toujours consommer plus. Autant d'assertions qui peuvent sembler violentes pour l'humaniste abreuvé d'anthropocentrisme, comme s'il était en dehors ou au-dessus de la nature. Libre à lui de ne surtout pas se remettre en question, subir l'histoire plutôt que de la faire, et finir par se disloquer comme un de ces fragments de nature flottant et convulsif.

Même si les règles sont truquées et clairement en la défaveur d'une écologie conservatrice saine et authentique, il est temps de changer de modèle, de puiser loin dans ses racines pour pouvoir prendre de la hauteur. Une hauteur qui voit que si la planète est en train de crever, et l'homme avec, ce n'est pas tant la faute des peuples et leur ambition d'améliorer leur vie, que des exploiters des peuples dans leur quête effrénée de croissance économique. Une hauteur qui voit que le but n'est pas de supprimer l'impact de l'homme sur la planète, mais de le modérer, ce que ne savent pas faire ni nos dirigeants ni la finance apatride qui, sans jamais vouloir remettre en cause leur système, vont jusqu'à proposer la contradiction ultime de « croissance verte ». Aujourd'hui voilà ce que l'on nous propose, une écologie du fric, et une écologie de bobos humanistes, absolument incapable de remettre en cause l'omnipotence humaine et sa vision anthropocentrique, parce que empêtrée dans un sentimentalisme qui empêche toute réflexion sincère. Bagatelle de poltrons qui, au lieu de proposer une véritable alternative, se contentent de petites mesures et surtout de contraintes. D'où l'idée d'une écologie conservatrice et post-moderne, comme changement de paradigme, comme nouveau cycle, et nouvelles perspectives.

Voici donc 14 sections avec de véritables mesures qui visent à rendre aux peuples leur dignité dans le respect des principes et de l'équilibre de la nature.

Mais avant de parler de ces 14 sections. Mettons-nous d'accord sur ce que nous entendons par

« nature ». Là encore il existe de nombreuses interprétations. Il en faut pour toutes les sensibilités. C'est pourquoi il est nécessaire de détailler la nôtre afin de pouvoir par la suite expliciter et justifier nos 14 points.

Parmi les multiples nuances, l'essentiel des interprétations peut se ranger en ces différentes visions : d'un côté ceux qui, dans la continuité de Descartes, perçoivent une nature inerte et régie uniquement par des lois mécaniques. De l'autre ceux qui, reprenant à leur compte la sagesse antique, reconnaissent à la nature une forme de vitalité, comme si la nature était dotée d'une âme. Il y a aussi ceux qui estiment que la nature, inerte ou vivante, est le fruit d'un Dieu. Enfin ceux qui reconnaissent à la fois l'âme de la nature et l'existence de lois mécaniques. C'est là, dans cette dernière vision, ce que nous appelons nature.

La première vision, certes très rationnelle, nous semble invraisemblable car l'équilibre et la vie sur terre paraissent trop bien réglés pour n'être le fruit que des uniques lois mécaniques, tels que l'interaction nucléaire forte, l'interaction électromagnétique, l'interaction nucléaire faible et l'interaction gravitationnel, ainsi que toutes leurs déclinaisons sur notre planète. Il doit y avoir quelque chose de plus pour passer de matière inerte à matière vivante sans quoi la terre serait restée une planète morte. Quant aux deux suivantes visions, elles sont certes capables de réenchanter notre vie, mais manquent parfois un peu de rationalité scientifique dès lors où elles sont davantage guidées par l'intuition. Et nous n'irons pas plus loin sur le

sujet, car notre intention n'est pas de partir dans des débats métaphysiques.

Cependant, nous reconnaissons l'importance du rôle psychique, voire spirituel, dans la quête de renouveau, a fortiori pour sortir des vieux schémas et instaurer une « Weltanschauung » de l'écologie conservatrice. Nous ne pouvons donc pas nous contenter des arguments classiques de l'écologie moderne et de tous leurs savants calculs de spécialistes.

Ainsi, si les ressenties sont du domaine de l'intime, et que chacun possède en quelque sorte en lui sa propre vérité et sa propre interprétation du monde, nous pouvons tout de même nous mettre d'accord sur le fait que la nature s'auto-régule et qu'elle génère dans une continuité cyclique, la vie et la mort. Jusque-là rien de suffisamment transcendant pour armer dans l'intériorité celui qui aspire à changer les choses en profondeur. Il faut en effet être animé de quelque chose de plus fort, tel un sentiment ou une « image conductrice ». On ne change véritablement les choses que si l'on parvient en même temps à changer intimement, dans sa spiritualité. C'est pourquoi il est impossible de véritablement changer le monde sans compter sur les forces de l'intuition, de l'imaginaire, comme si l'homme était capable de sonder puis de modeler les mystères de la nature.

Devant ce constat, force est de constater que la science n'est pas suffisante pour sonder ces mystères de la nature à elle seule, ni de rétablir l'harmonie de Gaïa en compensant les excès que les humains lui font subir, ni même de rétablir la sérénité ou la

confiance de l'homme moderne qui a su certes se développer massivement dans l'extériorisation et la matérialisation, mais au prix d'une perte tout aussi massive d'intériorité et de spiritualité. C'est pourquoi nous crions au respect de la nature et de ses règles. Et notre cri est double. Il est de nature physique et métaphysique, rationnel et romantique, prêt à embrasser les derniers nihilistes égarés, redynamiser le sens du commun et combler l'audace des plus nobles.

L'écologie conservatrice ne se propose pas d'autre but que de responsabiliser l'homme afin qu'il agisse vertueusement pour la planète ; de faire en sorte que l'homme s'astreint de lui-même à une discipline, afin de coller à l'évolution cyclique de son environnement tout en y participant pleinement. C'est dans cette optique, en percevant la nature qui nous entoure comme presque sacrée, en tout cas suffisamment mystérieuse pour l'admirer, que la nature continue de s'auto-réguler sans trop de cataclysmes, et qu'elle continue de générer sa continuité cyclique de vie et de mort, en sorte que la mort devienne éternellement un commencement, une transition de champ, une « renaissance d'enveloppe corporelle », un peu comme la mue du serpent. On sait dorénavant que la mort de cellules génère partout dans la nature un regain de croissance et de vie. Quand l'énergie s'éteint quelque part, apparaît ailleurs et de façon si fulgurante et mystérieuse les formes de vies les plus achevées. C'est pourquoi nous nous évertuons à dire que la nature n'est pas inerte, qu'elle s'apparente davantage à un être vivant, un « super cerveau »,

une intelligence subtile mais omniprésente, qui se concentre davantage sur certains points et fluctue selon l'ordre des choses. Et c'est de la rencontre entre enveloppe d'intelligence et matière que dépend la vie, notre vie, notre destin et notre mort à tous ; du plus petit cailloux à l'humain, en passant par les minéraux, les végétaux, les animaux etc. Un peu comme si tout ce qui s'observe spécifiquement était initialement régie par un principe général. Si je constate l'intelligence de l'homme, elle n'est pas apparue de nulle part mais elle est le fruit d'une longue évolution qui dès les premiers instants à l'état primaire de simples molécules voire d'atomes, existait déjà et de tout temps. Nous disons donc que tout dans la nature est comme un échelon enchevêtré dans les autres, et qu'il n'existe pas de partie détachée. Ainsi un échelon (d'intelligence ou d'âme) peut-il se renforcer ou régresser durant une vie, en impactant la renaissance et la forme qu'elle prendra. Mais toujours et éternellement la mort se transformera en vie, et tout ce qu'il y a de plus immatériel – intelligence, amour, conscience – perdurera à travers les cycles et les affinités, dans une nature ni totalement prédéterminée par des forces mécaniques, ni totalement libre, juste dans l'intervalle de spontanéité de la nature, le véritable fruit de la mort.

Si certains, comme Ruppert Sheldrake, parle d'ores et déjà de « champ morphique », autrement dit un champ qui contiendrait de l'énergie ou de l'information sans être constitué de matière ; d'autres, spécialistes de la physique quantique, se trouvent bien embarrassés devant leurs propres

travaux sur l'intrication quantique.

On appelle intrication quantique, le lien inextricable entre deux (ou plusieurs) particules, quelle que soit la distance qui les sépare. Ainsi, le fait de modifier l'état d'une particule modifie instantanément l'autre, comme s'il s'agissait d'un seul et même système, comme si les particules étaient « emmêlées ». Par ailleurs, cette interaction s'effectue bien plus rapidement que la vitesse de la lumière.

Einstein avait déjà mis en évidence dans les années 1930 le phénomène qu'il voyait comme un non-sens, et qu'il qualifiait d'« action fantôme à distance ». Pourtant depuis des décennies, la physique quantique ne cesse de confirmer ce phénomène qui reste un déficit de taille pour l'entendement.

En 2017, une équipe de chercheur chinois a démontré l'intrication quantique de particules pourtant éloignées de près de 1200km, prouvant par la même occasion que deux objets intriqués ne sont pas indépendants l'un de l'autre, y compris à des distances très éloignées.

Ce qui semblait ne s'appliquer qu'aux particules, a aussi été remis en question par des chercheurs du MIT qui sont parvenus à intriquer pas moins de 3000 atomes de rubidium 87. Ce qui prouve que malgré une masse plus importante, et donc une interaction plus forte avec l'environnement et les lois de la physique classique, un lien perdure malgré tout. Tout récemment encore dans un laboratoire de l'université de Sheffield en Angleterre, des chercheurs sont parvenus à générer la première bactérie quantique, c'est-à-dire un nouvel état hybride, mi-organique, mi-ondulatoire.

Tout ceci pour dire que l'homme n'est pas détaché de la nature, mais qu'il est au contraire un échelon important de celle-ci capable de conscientiser plus que n'importe quel être vivant sur cette planète. Il a donc tout intérêt à la respecter, voire à éprouver une certaine forme de dilection ou de sacralité pour celle-ci qu'il sait lié à son destin. « En vérité, je doute qu'il y ait pour l'être pensant de minute plus décisive que celle où, les écailles tombant de ses yeux, il découvre qu'il n'est pas un élément perdu dans les solitudes cosmiques, mais que c'est une volonté de vivre universelle qui converge et s'hominise en lui. L'homme, non pas centre statique du monde, – comme il s'est cru longtemps ; mais axe et flèche de l'évolution, – ce qui est bien plus beau. »* L'homme en tant qu'« axe et flèche », l'homme en tant qu'échelon de vie, a tout intérêt à respecter la nature au plus haut point s'il ne veut pas trop vite disparaître sous une autre forme, dans les solitudes cosmiques. Car la planète elle, engendre en grand ce que nous sommes capables d'engendrer en petit. Dès lors elle aura toujours le dernier mot.

C'est donc à partir de ce postulat que nous proposons 14 sections dont le but est de renouer avec la nature et ce que l'on pourrait appeler ses habitudes de vie.

* Teilhard de Chardin

Décroissance démographique. Stopper l'immigration. Aide à la réémigration afin de respecter la diversité humaine et son adaptation au milieu. Fin des aides sociales pour les étrangers. Objectif France à 50 millions. Stopper les aides aux pays en voie de développement et cesser de vouloir occidentaliser la planète entière.

Le but de ce premier chapitre n'est pas de remettre en cause l'humanité, ni même son droit légitime d'interférer sur son environnement. Il est en revanche de remettre en cause l'humanisme qui a fait de l'homme le tyran de son environnement. Au nom de l'égalité entre les hommes, c'est toutes les autres espèces qui ont été méprisées ou sacrifiées. L'humanisme a transformé nos espaces en zones à exploiter. L'homme semble ainsi dominer ; il semble même exister comme finalité. Dans ces conditions, le terrain était propice à rendre l'homme meilleur, plus conscient, plus clairvoyant, plus intelligent, moins grégaire, moins instinctif. En un mot, tout, selon les humanistes, était rassemblé pour augmenter en qualité et non en quantité. Seulement voilà, non seulement il n'a pas progressé qualitativement, mais en plus il s'est développé quantitativement. Et c'est à partir de ce moment qu'il a commencé à en demander trop à la nature.

On ne peut pas d'un côté exiger le grand confort d'un être raffiné tout en ne tempérant pas de l'autre ses instincts de conservation qui mènent au pullulement.

Si l'occident a su plus ou moins bien tempérer sa démographique, le reste de la planète en revanche, aidé en termes d'avancées médicales, hygiénistes et scientifiques par un occident post-colonialiste qui ne raisonne encore que de façon purement universaliste, a dangereusement contribué à rompre les équilibres. En soi, si on se base sur le standing européen, on sait que celui-ci est énergivore et exige un espace conséquent. C'est donc une certitude que l'africain, dont le niveau de confort est moindre, exige un espace moindre tout en sollicitant également moins de ressources. Seulement voilà, que souhaite en fin de compte l'immense majorité des africains sinon copier le standing européen ? Et en parallèle à cela, quel est le doux rêve de la finance hors sol occidentale sinon d'occidentaliser la planète entière pour leur vendre des babioles et générer de la croissance économique qui leur profitera directement ?

C'est pourquoi l'écologie conservatrice milite en faveur d'une décroissance démographique en stoppant les aides aux pays en voie de développement et en cessant de vouloir occidentaliser la planète entière. Il apparaît d'ailleurs un peu prétentieux d'estimer que la façon de vivre occidentale est la meilleure et qu'il faut pour cela, parfois en faisant la guerre, l'imposer à tous, comme si les critères de satisfactions étaient les mêmes pour tous, et qu'il n'existait qu'une seule

vérité, une seule façon de voir les choses. Nous, nous disons qu'il n'y a ni morale universelle, ni raison universelle, ni devoir, ni droits universel et nous souhaitons laisser l'opportunité à tous de trouver ce qui se rapproche le plus de leur essence, de leur être véritable. Dès lors on comprendra la nécessité de stopper l'immigration, surtout quand celle-ci vient de peuples extrêmement différenciés, et dont le caractère inné ne peut que s'entre-choquer avec l'occident. Pour être tout à fait honnête, s'il y a bien un principe universel qui s'applique en biologie comme en sociologie, c'est que la différence constitue et que la séparation préserve. Et à partir du moment où l'on nie ce principe, on se nie et on nie les autres, un peu comme si l'on rejetait la diversité.

Si l'écologie conservatrice aspire au respect et à la préservation de toute la diversité, y compris la diversité humaine, alors pourquoi ne militerait-elle pas en faveur du rétablissement et de l'affirmation des identités tout en limitant l'impact du métissage ? On ne peut pas d'un côté prétendre vouloir sauver les espèces en voie d'extinction et la diversité dans la nature sauvage, tout en faisant l'inverse chez l'homme, et contribuer à détruire des milliers d'années d'histoire et d'adaptation.

Ainsi l'immigration extra-européenne tarie, il serait préférable d'aider celles et ceux qui ne parviendraient pas à se conformer à une psychologie et une culture qu'ils ne comprennent pas vraiment, à ré-émigrer dans leur biotope originel afin de respecter leur spécificité et la nôtre. C'est pourquoi un État, sorti des dogmes humanistes afin de

rétablir l'ordre naturel des choses, se doit de supprimer la double nationalité ainsi que toutes les aides sociales aux étrangers.

Parce que la surpopulation, en plus d'être inhumaine, est un désastre écologique, la France raisonnable et consciente des enjeux de demain, ne peut compter plus de 50 millions d'habitants. La pollution automobile diminuait, et il serait plus facile de circuler sur des réseaux routiers aujourd'hui complètement saturés. Un frein serait mis au bétonnage de nos campagnes et de nos champs, ainsi qu'à toute expansion urbaine. Tout ce qui effraie tant les pontes du capitalisme sauvage reprendrait vie sous la pression d'un peuple qui ne s'y retrouve plus dans le règne de la quantité et du toujours « plus », comme si c'était toujours « mieux ». Car pourquoi se réjouissent-ils autant du fait que la population augmente sans cesse avec l'immigration si ce n'est pour faire tourner leur industrie du fric à vil prix, en abaissant les salaires des autochtones. L'Union Européenne a d'ailleurs agi de la même façon par l'adhésion de pays où la main d'œuvre et le niveau de vie étaient sensiblement inférieurs au reste de l'Europe. En vérité, il s'agit toujours du même principe ; il faut s'étendre indéfiniment en consommateurs et en espace, tout en tirant le coût du travail par le bas. On peut alors se demander à qui profite ce système d'expansion. Dans un premier temps à tout le monde certes. C'était la période des 30 glorieuses. Par la suite, ça se complique un peu, l'ascenseur social se grippe, les premières crises apparaissent. Enfin, dès que l'on franchit une certaine limite, il n'y

a plus que les 1% les plus riches qui en profitent pendant que tous les autres subissent.

Quoi qu'il en soit, ces fameux 1% de capitalistes hors sol n'ont que peu de scrupules. Ils se sont même fait les chantres de l'humanisme, non seulement pour accroître l'immigration, mais aussi pour mettre la pression aux politiques afin que ceux-ci contribuent à l'occidentalisation de la planète. Dès lors, l'occident, à travers notamment diverses ONG, s'est mis en tête d'aider la planète entière ; parfois totalement vertueusement, d'autres fois pour se donner bonne conscience. Mais à y regarder de plus près, ça n'a jamais été un geste totalement gratuit ni désintéressé. Il s'agissait le plus souvent d'avoir une main-mise et un marché favorable dans le pays concerné. L'impact le plus sournois fut sans conteste le fait que l'autochtone s'est vite retrouvé confronté au standing occidental. Et par mimétisme ou par pure appétence matérialiste, il s'est mis à envier l'occidental et à vouloir consommer la même chose que lui, sans imaginer le moins du monde que ses critères de satisfaction allaient devenir les mêmes qu'en occident, faisant de lui un nouveau pauvre, prêt à se soumettre pour des commodités.

Seulement, et ceci vaut pour l'occident également : C'est quand le désir de commodités et de richesse devient plus important que la volonté de préserver sa culture et son identité que les inégalités économiques se creusent injustement ; ce moment où le pauvre fabrique le très riche et que l'argent devient frontière. Si la bien-pensance appelle ceci liberté ou progrès. Nous autres, plus critiques, appelons cela : Exploitation des appétences

populaires et destruction des peuples.

Tandis que les capitalistes prônent la suppression des frontières physiques tout en en instaurant une nouvelle de l'argent, la gauche humaniste et mondialiste se fait l'idiote utile en favorisant la concurrence déloyale qui sert les premiers ; quoi qu'il en soit, ces deux formes d'universalisation sont l'exact contraire de la différenciation naturelle. N'importe quel éthologue vous le dira : l'instinct de territoire est prépondérant. Au mieux, quand il y a abondance dans un biotope, les espèces concurrentes s'ignorent, mais en cas de disette, elles se font la guerre. Les doux rêveurs qui affirment que la frontière ainsi que le racisme sont des inventions humaines ne rendent pas service à l'humanité par la négation de ces principes de la vie dont l'homme ne peut échapper.

Afin donc de lever toute ambiguïté quant à nos intentions, l'écologie conservatrice se doit de stopper toutes les aides aux pays en voie de développement et de cesser de vouloir occidentaliser la planète entière, pour le bien de l'occident et pour le respect de tous. Il est temps de cesser le sentimentalisme et de favoriser la décroissance démographique par le non interventionnisme partout où cela est nécessaire. Ce n'est qu'à partir du moment où l'on respecte le fait que la différence constitue et que la frontière préserve que le respect pour la diversité devient sincère.

Europe des Nations et des peuples sinon sortie de l'Union Européenne et/ou de l'euro afin de conserver la souveraineté nationale de la France.

L'esprit authentiquement européen ne connaît que le destin, « amor fati ». Ses échecs et ses mésaventures ne sont pas tant le fruit d'erreurs, de faiblesses ou de travers humains que de la négligence du destin, du fait de ne pas tenir compte de l'équilibre des forces du moment. Mais encore faut-il qu'il en soit maître, et que son destin ne soit pas scellé d'avance par une technocratie totalement déconnectée de la réalité, et qui ne raisonne qu'en termes de coûts et de calculs. L'Europe technocratique est une entrave à la liberté des peuples, à leur souveraineté et au plein épanouissement. L'Europe technocratique n'aspire qu'à domestiquer, à faire de l'individu un produit, un numéro, ce qui rend les individus veules et lâches, incapable de remettre les choses en cause. Ce n'est qu'en reprenant leur destin en main, c'est-à-dire en acceptant de ne pas contrôler tout ce que la nature nous réserve tout en cherchant à contrôler le maximum de ce qui peut l'être, que les peuples d'Europe pourront redevenir véritablement libres et redynamiser leur propre existence.

Là où l'Europe devrait imposer un cadre culturel, morale, voire spirituel, afin d'être la contrainte extérieure, la sélection naturelle de l'homme qui

s'est émancipé de toutes les contraintes extérieures et qui vit dorénavant dans un confort ramollissant, là justement l'Europe fait totalement défaut. En revanche, elle a su devenir omnipotente dans l'administration. Or, ce n'est pas vivre pleinement quand le moindre de nos gestes est soumis à une loi, à une règle ou une note administrative faisant en sorte de contraindre systématiquement l'esprit d'initiative et l'affirmation souveraine de chacun. Qu'on ne s'y méprenne pas, les lois et les règles sont nécessaires et obligatoires dans chaque société. Ce qui ne veut pas dire que ces lois et ces règles sont toujours synonymes d'ordre et de justice. Parfois, comme c'est le cas dans une Europe terriblement bureaucratique et déconnectée de la réalité locale, l'abus qui en est fait ne peut être que néfaste, car cet abus contribue au désenchantement de la vie en détruisant les forces insondables de la différenciation pour les faire entrer dans un magma de conformisme.

L'écologie conservatrice se dresse en défenseur de la différenciation et du droit imprescriptible pour chaque communauté d'esprit de disposer du choix à l'autodétermination tout en reconnaissant l'importance de prescriptions et d'entraves afin de tracer dans l'ordre un destin commun. C'est pourquoi nous refusons l'Europe telle qu'elle est conçue aujourd'hui et militons en faveur d'une Europe des peuples et Nations. De plus, la France ne pourra jamais appliquer une politique d'écologie conservatrice si elle ne retrouve pas sa souveraineté. Et il en est de même pour chaque Nation qui aspire à rendre la souveraineté au peuple et non à assouvir

les volontés délirantes de technocrates et de prévaricateurs experts en mathématiques mais terriblement médiocres en psychologie des peuples. Si nous voulons une Europe forte et sereine, il nous faut une Europe des Nations où chaque citoyen se sent protégé et non livré à l'appétit féroce d'une mondialisation débridée. Il ne viendrait à l'esprit d'aucun animal social de se livrer volontairement au prédateur, ni de livrer l'un des siens. Il faut dès lors rétablir l'esprit de clan, de sorte que l'on ne puisse pas, d'un côté, imposer des contraintes et des normes pour conformer le citoyen européen, tout en le laissant désarmé face à ceux qui n'ont pas ces mêmes contraintes ni ces mêmes normes. Le combat est déloyal. Nous refusons une Europe qui favoriserait ce combat déloyal pour lui préférer une Europe qui protège. Alors que la technocratie ne fait rien pour empêcher la destruction des peuples, nous au contraire aspirons à la conservation des nôtres. Tout ce qui existe n'existe qu'en vertu de la différence et de la frontière qui protège cette différence. C'est pourquoi l'écologie conservatrice n'aspire pas à autre chose que de conserver la différence en la protégeant.

Et s'il nous faut pour cela sortir de l'union européenne, voire quitter la zone euro, alors nous l'envisagerons sans crainte, car il n'est rien de plus important que la souveraineté nationale et le peuple qui la constitue. Une fois la souveraineté nationale retrouvée, c'est le droit pour chaque individu de retrouver la liberté de disposer de lui-même sans craintes pour son avenir. L'homme n'est pas qu'un être individualiste, il est encore un être social.

L'Europe des Nations a aussi ce rôle à jouer que de replacer l'homme au centre de la communauté pour voir resurgir le véritable esprit de communauté ; car cet esprit qu'il nous faut reconquérir est bel et bien l'exemple le plus marquant de la protection. L'écologiste conservateur, conscient que ce phénomène n'est pas typiquement humain, quand il observe par exemple l'entraide et la cohésion chez les éléphants ou chez les loups, quand il prend connaissance de similitudes même chez les plantes pourtant peu réputées pour être des êtres sociaux, tel un platane adulte qui nourri par ramifications racinaires une petite pousse de platane située non loin, l'écologiste conservateur, disais-je, ne peut que retrouver dans sa juste mesure cet esprit de communauté totalement délaissé par une globalisation qui a poussé l'individualisme à l'extrême.

En vérité, la lutte des classes est une déviation sournoise de l'esprit de communauté et de son racisme inné. La lutte des classes est en soi un racisme inversé, un instinct réorienté mais toujours présent qui est passé d'inter-groupe à intra-groupe. Dans le prolongement logique de ce mouvement initié par celles et ceux incapables de se sacrifier pour la communauté, l'Europe est devenue la lutte de tous contre tous. Les états occidentaux sont ainsi soumis à la raison des faibles et des courtisans alors qu'une bonne direction des états exigerait l'autorité du caractère des forts et des esprits nobles.

Vous me direz que ces pérégrinations n'ont pas grand chose à voir avec l'écologie. Bien au contraire, car l'écologie véritable exige un état d'esprit plus

profond que « manger bio », « consommer local », « prendre les transports en commun ». L'écologie véritable exige une force spirituelle qui va puiser dans les racines de l'être, dans le mythe, dans un sentiment qu'on ne peut pas trouver dans nos sociétés indifférenciées qui ne respectent pas les identités.

Force nous est de constater que l'homme, ni totalement individualiste ni totalement collectiviste, doit trouver sa voie entre les deux, dans une juste proportion qui se rapproche le plus possible de sa communauté d'appartenance et au sein de laquelle il trouvera la contrepartie aux efforts qu'exigent l'écologie conservatrice. Ce n'est qu'une fois suffisamment détaché de l'engance technocratique européenne qui n'aspire qu'à faire du citoyen un consommateur docile et conformiste, qu'il pourra se trouver de nouveau à l'aise et heureux dans sa communauté, et qu'il favorisera, directement ou indirectement, la sérénité de la planète.

3

Favoriser les marchés courts. Relocalisation de l'industrie. Barrière douanière afin de valoriser le travail local. Libre échange et libre concurrence nationale ; voire internationale (au cas par cas) si économie et niveau de vie similaire.

On peut passer son temps à se plaindre de tout ce qui nous arrive et critiquer tout ce qui se passe, et rester dans une attitude de perdant ou de résigné. Mais on peut aussi se conduire en victorieux, en ignorant ce qui nous chagrine et ce que l'on rejette, tout en affirmant ce que l'on est et ce que l'on souhaite. C'est cette attitude du fort qui dessine les temps à venir.

Une fois dans cette disposition et une fois reprise notre souveraineté individuelle et nationale, il faut encore apprendre à se soustraire au temps pour écrire les nouvelles pages de l'histoire. Dans la nature rien n'est figé. Chez l'homme ça n'est évidemment pas le cas non plus. Toutes celles et ceux qui se contentent de dire bêtement qu'on ne peut pas changer les choses car « c'est ainsi » et que l'on a pas le choix sont des poltrons chez qui domine l'esprit de soumission. Si l'humanité n'avait comporté que pareils gens, nous ne serions à coup sûr encore que des primates, voués à l'immobilisme. Or, en ce qu'elle génère partout la vie, la nature est bien le contraire de l'immobilisme ; et l'homme (en tant qu'échelon de vie) ne l'est pas davantage. Ainsi, sous peine d'immobilisme funeste, l'écologie conservatrice se doit de bouleverser en profondeur les consciences, et de préférer l'être à l'avoir, la proximité à la mondialisation, l'épanouissement à la rentabilité, la qualité à la quantité, la particularité au mélange. Ce mouvement ne sert à rien si à terme il n'éveille pas une conscience identitaire et solidaire, seule capable de renverser la tendance et lutter efficacement contre notre asservissement subtil à la finance hors-sol et au matérialisme qui détruisent

ensemble nos écosystèmes.

L'écologie conservatrice est une affirmation souveraine de vie, une vision pleine d'espoirs, qui se donne pour but de coller à la réalité locale afin de ne pas déconnecter les peuples de leur terre. Elle tend par conséquent à favoriser les marchés courts et, dans l'immense majorité des cas, à relocaliser l'industrie. L'impact favorable sur l'environnement serait alors indéniable. Plus besoin de fabriquer à l'autre bout de la planète un produit que l'on sait faire soi-même ici, avec éventuellement un gain de qualité à la clef. Si le modèle économique mondialisé a profité accessoirement dans un premier temps aux peuples, dorénavant ses possibilités et marges de manœuvres se réduisent indéniablement pour ne plus profiter qu'à une minorité. C'est toujours le même principe avec l'universalisation et la négation des disparités : ça ne fonctionne bien qu'avec l'accroissement. Une fois atteintes les limites de croissance, ça se résorbe ou ça prend une autre forme. L'industrie mondialisée, parce qu'elle ne peut pas s'étendre indéfiniment, doit dorénavant prendre une autre forme, plus locale, pour le bien de la planète mais aussi de l'occident. C'est pourquoi il est nécessaire de taxer, au nom de l'environnement mais aussi de la raison, les produits qui viennent de loin, et ce de façon proportionnelle à la distance parcourue.

Il n'appartient pas aux classes populaires de s'adapter à la protection de l'environnement, mais bel et bien au système qui a le plus contribué à le dérégler. Ce n'est pas aux peuples de payer la note sous forme de prélèvements supplémentaires, c'est

au capitalisme de retrouver la raison, à l'industrie de retisser le lien direct entre producteurs et consommateurs. L'État se doit donc de développer une économie relocalisée et qui protège. Les barrières douanières doivent jouer ce rôle afin de valoriser le travail local, c'est-à-dire le citoyen, dans une dynamique de libre échange et de libre concurrence nationale, voire internationale avec des pays occidentaux dont l'économie et le niveau de vie seraient relativement similaires au nôtre. On connaît les vertus du libre échange et de la libre concurrence, mais un peu comme pour toute chose, sans limite ça n'est plus une vertu. Voici donc le premier devoir d'un État et sa plus grande justice sociale : Ne pas mettre en concurrence déloyale ses citoyens avec ceux d'autres Nations qui possèdent d'autres économies et d'autres niveaux de vie.

Si tout le monde a bien compris la logique de profit qui se cache derrière la mondialisation et cette volonté de baisser les coûts de production, il faut aussi constater à quel prix pour la planète ? Et avec quel impact sur les classes populaires ? Stop ! La planète étouffe et les classes populaires crèvent. Les droits de douane aux frontières sont le seul moyen écologique pour se rapprocher de l'équilibre précaire de notre planète tout en rendant justice aux peuples. D'ailleurs, c'est bien souvent par une véritable justice des peuples que l'on se rapproche de l'équilibre naturel, un peu comme s'ils étaient les garants de la continuité cyclique, l'héritage atavique à partir duquel tout est encore possible.

Ce n'est qu'à partir du peuple que tout est possible, y compris en matière économique. Ce n'est pas

l'homme qui s'adapte à l'économie mais l'économie qui s'adapte à l'homme. Les droits de douane et autres taxes directement liés à leur provenance géographique peuvent certes engendrer un renchérissement des prix à la consommation dans un premier temps. Mais tandis que l'homme qualitativement parlant est le vrai initiateur des choses et que c'est lui et sa propre volonté qui décident de ce que doit représenter la valeur-argent, l'économie s'adaptera et formera un nouveau modèle plus juste. C'est de cette façon que se forme la plus grande justice sociale, par le travail local et véritablement productif, non par la taxation et la redistribution tous azimuts afin de combler les manquements graves de l'État en termes de protection.

4

Réduire la publicité, supprimer le démarchage. Ne pas favoriser la consommation ni le superflu.

Dans ces conditions, d'un travail qui paye et non plus d'un travail subventionné comme c'est le cas dans nos démocraties, nous pourrions même revoir notre perception de la valeur travail. Travailler mieux mais moins ! Pour consommer mieux mais moins ! L'idée n'est pas de revenir sur nos confort ni sur nos commodités, mais de les relativiser, voire

de les tempérer, en tout cas de ne jamais avoir l'impression d'en être tributaire. Il n'y a rien de pire que celui qui comble la vacuité de son existence dans la possession et l'enflure de l'avoir. Car dès lors il s'inscrit dans un cercle vicieux sans échappatoire possible, qui le pousse inlassablement à la consommation pour avoir l'impression d'exister, comme si la volonté de paraître devenait plus grande que celle d'exister réellement. De plus, personne n'a l'impression que cette vision tronquée, cette vision bourgeoise, fabrique de la satisfaction. Bien au contraire puisqu'elle est une fuite en avant constante et un désir jamais totalement assouvi.

De l'hyper-consommation né ainsi une forme de frustration, qui elle-même donne lieu parfois à du ressentiment. De nouveaux intérêts naissent, de nouvelles rivalités se forment, où la réputation ne dépend plus tant de la qualité d'un homme que de ses apparats et autres dépenses ostentatoires. Comme si une digue s'était formée entre nous et le réel et qu'en même temps une autre digue rompait avec l'abstrait et le virtuel. Dorénavant l'image et le paraître deviennent excessivement prépondérants. Toujours plus d'informations, de communications, d'images et de marchandises, voilà ce qui dessèche l'homme de l'intérieur. Voilà ce qui tue la sagesse et l'art, l'authenticité du rapport humain et la vigueur philosophique.

On a l'impression que le moderne est toujours en représentation, que le contenant est plus important que le contenu, que la communication est plus importante que tout. On s'épanouit à travers des machines et des écrans. La télévision, internet et le

smartphone deviennent le paradigme du lien social (surtout chez la jeunesse), comme pour se prémunir des difficultés de la relation humaine et à plus forte raison de la vie dans son ensemble. Cette hyperconnectivité revoit alors au paradoxe suivant : Plus on se passionne pour la proximité ou l'intimité audiovisuelle, plus on devient indifférent à ceux qui nous entourent directement. C'est toute la société contemporaine qui poursuit ainsi une voie désenchantée, comme si elle ne comprenait plus la réalité toute simple, et que la vie autour d'elle n'était plus que du faux-semblant, sans valeur, sans principe, sans identité, sans héritage à respecter, sans espoir pour l'avenir.

Ce phénomène de modernité n'est évidemment pas le seul facteur du désenchantement de notre société. On pourrait parler de l'hyper-rationalisation du travail, du robot qui remplace l'homme un peu partout, des caisses dans les hypermarchés jusqu'au fameuse imprimante 3D qui tendent à remplacer nos artisans en passant par tant d'autres machines dans l'industrie ou dans notre vie de tous les jours. Certains pays vont plus loin en proposant d'implanter une puce électronique sous la peau qui deviendra votre moyen de paiement. Le but est de dématérialiser l'argent, le concret, la vie. Loin de vouloir remettre en cause leur efficacité, ni même dans certains cas leur nécessité, il serait tout de même préférable de ne pas faire totalement abstraction de la psychologie humaine qui a besoin de contacts humains plus que du contact des machines. Si les excès de la modernité poussent déjà dans certains pays leurs ressortissants à payer pour

avoir un ami le temps d'une soirée, on se demande si demain ils ne proposeront pas de leur vendre un ami totalement virtuel. Cette course en avant est funeste parce qu'elle contribue à notre déshumanisation, c'est-à-dire à la destruction de nos sentiments, de nos aspirations et de nos personnalités. Demain tout ne sera peut-être qu'algorithme.

Après l'exploitation de la nature par l'homme, l'exploitation de l'homme par l'homme !

Du point de vue de la planète, que dire si demain les volontés délirantes de quelques « visionnaires » deviennent réalité en se traduisant par un nombre incalculable de machines androïdes qui ne mangent ni salade ni pommes de terre mais nécessitent toujours plus d'énergie électrique ? Il nous faudrait construire combien de centrales électriques pour alimenter cette mascarade ? Le progrès technique est important on ne peut pas le nier, mais il ne l'est pas plus que la qualité de vie des humains ni même que le respect pour la nature. D'autant que progrès ne rime pas forcément avec nécessité ni avec amélioration. Du « plus » n'est pas forcément du « mieux ».

Dans un monde devenu fou, comme c'est le cas dans un pays comme la Chine qui ne respecte plus son antique sagesse depuis qu'elle est entrée dans l'air du « progrès », est apparu ce qu'ils appellent le « crédit social ». Avec ce « crédit social », ce sont vos moindres faits et gestes qui sont évalués à travers des algorithmes et tout un tas de règles préalablement rentrées dans des ordinateurs surpuissants. Les Chinois disposent ainsi d'une cagnotte qui grimpe quand ils achètent un paquet de

couches, un livre, un fruit, lorsqu'ils font du yoga, mais celle-ci diminue quand ils traversent en dehors des clous ou achètent de la bière. Avec cette cagnotte, vous pouvez ensuite prétendre ou non à des augmentations de salaire, accéder ou non à certains services, etc. La moralité est devenue une machine. Le but, encore une fois, est de réduire, par des moyens techniques, l'impact de sa quête effrénée de progrès, le plus souvent dans un non-respect total d'harmonie avec la nature et ses lois.

Il appartient donc à l'écologie conservatrice de redéfinir ce qu'est l'existence pour ne pas tomber dans de tels extrêmes : plus de réel, moins de virtuel, plus être que paraître. Ce n'est évidemment pas le rôle de l'écologie conservatrice que de casser les désirs ni les plaisirs qui sont les véritables responsables de la quête effrénée de « progrès ». La vie et l'évolution sont aussi faites pour cela et c'est tant mieux. En revanche elle se doit de limiter le système qui n'existe qu'en vue d'exciter ces désirs et ces plaisirs, et qui au lieu d'élever l'homme ne fait que le diminuer. C'est pourquoi nous proposons de réduire drastiquement la publicité. La publicité massive a un effet abrutissant. Toute cette publicité à la télévision, en plus de vous rendre débile, a un coût que vous payez en achetant leurs produits. Elle use des grands principes de la psychologie des foules tels que la répétition affirmative pour avilir l'homme et annihiler toute forme de spontanéité naturelle. De même que le démarchage, qu'il soit téléphonique ou à domicile, est à proscrire. Le consommateur est assez grand pour savoir quand il a besoin d'un produit. Il est suffisamment débrouillard pour

savoir où le trouver. Pas besoin donc de le solliciter sans cesse avec du superflu et faire de lui un consommateur ostentatoire mais totalement perdu dans la vie de tous les jours.

Il faut savoir se poser les bonnes questions afin de privilégier la nécessité. Le progrès technique peut y répondre, mais jamais au détriment de l'épanouissement de l'individu. Et puis quel est le but de la publicité et du démarchage sinon de nous faire consommer toujours plus et de polluer par conséquent toujours davantage ? La planète dit stop depuis longtemps, et l'écologie conservatrice dit tout simplement non à ce progrès là. Que tous ceux qui ne vivent que de cela et des excès du commerce se rassurent. Changer de mode de fonctionnement, malgré toutes les inquiétudes que cela peut générer, a plus souvent été bénéfique en termes d'emploi que son contraire dans l'histoire. Ce n'est pas parce que l'on renonce à l'hyper-consommation et au commerce outrancier que l'on favorise le chômage de masse. C'est juste qu'à un moment donné, il faut savoir se recycler pour jouir d'une vie meilleure que celle stressante et avilissante que l'on nous propose aujourd'hui.

5

Soumettre les lois du marché au politique comme moyen de servir et d'élever le peuple. Rétablir la confiance en l'autre, et l'esprit de communauté.

Le progrès n'est pas un gros bloc uniforme, mais il ressemble davantage à l'évolution dans la nature qui s'effectue moins par synthèse que par divergences progressives. De même que pour parler de progrès, celui-ci exige un surcroît d'effet, donc de puissance. Cette règle vaut pour un individu comme pour un État ou un peuple ou encore pour un tas d'autres échelons de vie. Ainsi donc pour savoir où se situe le progrès en occident il faut savoir où il est puissant. Tout le reste n'est qu'enfumage. Si le progrès est protéiforme, on peut cependant dire sans trop d'embarras que l'argent est indéniablement ce qui fait la puissance occidentale et que le progrès repose essentiellement sur l'économie. Ce qui veut dire que le progrès sous d'autres formes est moindre voire inexistant, que l'échelon homme croît économiquement au détriment d'autres aspects. L'évolution de l'homme se fait dans un sens au détriment d'un autre, et malgré toutes ses connaissances et toutes ses expériences, il n'est pas capable de résorber un principe élémentaire de dualité qui veut que si l'on s'élève de l'extérieur c'est que l'on puise de l'intérieur, ou vis versa. C'est un peu comme en psychologie, la richesse intérieure s'acquière bien souvent par une forme de timidité en société et les qualités d'extraversions en termes de communication sont bien souvent le fruit d'une incroyable capacité de mimétisme qui cache un manque d'authenticité ou d'originalité.

Si donc le monde moderne occidental se tourne presque exclusivement vers l'extérieur, c'est pour mieux appréhender ce que la tradition indo-européenne appelle la troisième fonction de

production consommation, celle du matérialisme et de la communication, celle du bourgeois et du prolétaire qui l'envie. C'est un peu comme si l'homme, en voulant tellement s'émanciper des différentes déterminations de la nature, était parvenu à retourner l'ordre naturel des choses pour finir par s'auto-gérer sans les contraintes liées à l'évolution, encore moins à la sélection.

Un renversement de l'ordre traditionnel s'est opéré au profit de la fonction économique, au détriment donc de toute forme d'ascétisme et de renoncement qui caractérise si bien la caste des « brahmanes », sans désirs particuliers, et qui renoncent aux fruits de chacune de leurs actions ; comme si on avait privilégié tout ce qui était plus bas dans la nature humaine pour pouvoir mieux refouler ce qui est élevé. Mais la modernité a encore refoulé les grands principes et les valeurs qui sont les caractéristiques de la fonction politique, sans doute pour pouvoir mieux profiter de la consommation éphémère. Enfin, la modernité s'est affranchi de la détermination, de la bravoure et du combat pour lui préférer l'hédonisme et l'oisiveté. De l'individu à l'état, la modernité est parvenue à tout renverser, pour que le spirituel ne soit plus qu'une chose insignifiante, pour que le politique se soumette à l'économique, et pour que l'honneur du soldat soit ridiculisé. Dès lors au niveau individuel, on se résigne, on ne combat plus pour des idées mais on cherche la douceur du conformisme.

Même notre aristocratie païenne et rurale, du sol et du sang, chez qui primait le caractère et l'esprit noble s'est mue en pédanterie et en omniscience.

L'esprit guerrier et héroïque, cet esprit civilisateur a disparu pour laisser place au spectacle, à la paix et aux intellectuels donneur de leçons. Plus personne ne croit en rien et on laisse le monde de l'argent combler le vide. Comme si le matérialisme suffisait.

En parallèle à ce matérialisme libéral triomphant dans nos sociétés décadentes, le communisme fut l'un des derniers soubresauts de ce renversement. Mais porté également vers le matérialisme comme politique de partage des « richesses », il tendit rapidement à un nivellement total par le bas et un ratage évolutif encore plus rapide.

Dans ces conditions, il semblerait que l'évolution se fasse systématiquement par le bas, une évolution au rabais qui brime systématiquement ce qui est plus élevé. Ce « progrès » de la modernité, s'effectue aussi contre l'homme, en tout cas contre sa valeur purement qualitative, contre tout ce qui a permis son évolution historique et qui fait qu'aujourd'hui il n'est plus un singe. En ce sens, ce renversement se fait également contre le principe d'évolution de la nature qui se fait davantage par divergence progressive que par synthèse. Il appartient donc à l'écologie conservatrice de trouver cette divergence progressive et de se différencier pour ne pas régresser par excès de conformisme, d'apporter une conscience nouvelle pour ne pas se replier sur de vieux schémas et de vieilles circonvolutions mentales.

Quoi qu'il en soit, quand l'économie préside, l'homme et l'écologie déclinent. L'argument qui veut que l'on entretienne correctement un travailleur ou un lieu, qui rapportent tout deux, ne tient qu'à

moitié. Imaginez le propriétaire d'une forêt qu'il entretient parfaitement dans le but qu'elle fournisse le meilleur bois et que celui-ci se vende le plus cher possible. Ceci est tout à fait concevable. Mais si un promoteur immobilier vient taper à sa porte en proposant plus que ce que cette forêt ne rapporte, alors le propriétaire la vend sans scrupules et à la place de la forêt se retrouve soudain un terrain bétonné et un immeuble. Et c'est la même chose pour un travailleur : ne compte dans l'esprit du capitaliste que la rentabilité de celui-ci. Si demain une machine est plus performante alors il est débauché.

En somme, comme le dit De Benoît, « Le capitalisme n'a pas inventé le désir de posséder ni la propension des hommes à rechercher ce qui leur coûte le moins d'efforts, leur rapporte le plus de plaisir et les incite à dépenser du temps et de l'argent pour des consommations inutiles ou irrationnelles. Il a seulement utilisé, renforcé et, surtout, légitimé de tels comportements en les présentant à la fois comme positifs et normaux. » C'est pourquoi l'écologie conservatrice aspire à rétablir l'ordre traditionnel où le politique prime sur l'économique, les principes et les valeurs sur le rendement et les appétences. Ce n'est que dans cet ordre là que l'on peut tirer une société par le haut et que celle-ci peut prétendre au triomphe évolutif. Ce n'est que dans cette disposition que l'on peut espérer un jour extirper le vice des peuples et les responsabiliser sur les enjeux écologiques.

Favoriser la pérennisation des produits de consommation. Préférer la réparation à l'échange. Lutter contre l'obsolescence programmée.

N'en déplaise aux parangons de la mondialisation débridée, une fois que le politique aura repris la main sur l'économique, une bonne partie du changement de paradigme sera opérée. L'industrie pourra être relocalisée et reprendre forme humaine. La nature reprendra son souffle. Une nouvelle économie, qui n'aspire pas unilatéralement et excessivement à la croissance, verra le jour. L'idée que « tout est à vendre, ce n'est qu'une question de prix » deviendra caduque. Et chaque nouvelle génération s'accordera un peu plus chaque jour avec l'idée authentiquement indo-européenne que « tout ce qui se vend n'a que peu de valeur ». Les initiatives jailliront afin de remodeler nos espaces de vie. Le temps même, et cette fumeuse volonté de toujours vouloir courir après, sera redéfini. Toute la société s'organisera autrement, s'adaptera dans un élan qui modifiera nos critères de satisfaction tout en étant toujours plus authentiques et plus justes.

Quoi de plus naturel que l'authenticité et la justice ! Dès lors, quoi de plus normal que de vouloir limiter la ruse et l'injustice ! Si dans le monde matérialiste, elles sont reines, elles deviennent méprisables pour l'écologie conservatrice qui se dresse en rempart face aux monopoles sans scrupules, à l'usage disproportionné de l'usure bancaire et des activités

de bourse. Le but de l'écologie conservatrice est un retour au réel, en sachant faire la part des choses certes, mais en empêchant l'avidité et la cupidité de se partager la planète au détriment de l'épanouissement des peuples.

Il n'est donc plus question d'entendre parler d'obsolescence programmée. De même que l'écologie conservatrice milite en faveur de la pérennisation des produits de consommation et lui préfère même la réparation plutôt que l'échange. Quand la valeur prime sur le profit, c'est bon pour la planète et c'est bon pour l'homme. Plutôt que d'acheter un télé ou un smartphone qui tombe en panne au bout de quelques années sans que l'on puisse le réparer ou alors que sa réparation coûte plus cher que d'en acheter un nouveau, il serait judicieux de mettre en place un nouveau secteur d'activité dont le but serait de donner une seconde vie à nos produits de consommation – en contraignant s'il le faut les industriels qui ne joueraient pas le jeu.

De même, il n'est plus question d'entendre parler des vertus d'un mercantilisme outrancier qui nous invente chaque saison une nouvelle mode ou une nouvelle tendance à suivre, pourvu que l'on continue à consommer et à polluer avec l'idée totalement fautive que c'est par ce conformisme que « j'existe » et que « j'augmente » ma qualité de vie. Ce ne sont ni les modes ni les tendances qui font la qualité de vie, encore moins la qualité d'une personne. Si certains s'exercent à une certaine forme d'extravagance, c'est pour mieux dissimuler la vacuité de leur existence parce qu'on leur a inoculé

le virus de la modernité qui s'est affairé depuis bien longtemps à systématiquement tout renverser. En ce sens l'écologie conservatrice aspire à la retenue. Toutes les choses éphémères ne doivent pas former la trame de notre existence, comme si, au même titre que la publicité, nous subissions une domestication subtile sous forme de fuite en avant.

L'idée est de se coller le plus possible au classique, ce qu'il y a de moins éphémère. En tout cas de s'éloigner le plus possible de ces modes totalement dégénérées qui ne savent plus vers quel motif se porter.

7

Interdire les revenus de plus de 100 000 euros/mois net d'impôt. Le salaire doit correspondre à la qualité d'un homme ou à la qualité du service rendu au peuple, non à la quantité de plébiscite ou de désir qu'il génère (à travers sa personne ou un bien matériel)

Il n'est plus question, à partir du moment où les peuples se sont redressés de leur inertie, de continuer avec les règles artificielles du capitalisme. Si l'oligarchie, et avec elle toutes les ploutocraties occidentales, ne tiennent qu'avec la complaisance ou la naïveté des peuples, c'est qu'ils ont été conditionnés de sorte qu'ils préfèrent systématiquement l'hédonisme à l'honneur, l'égalitarisme à la hiérarchie, tout en s'enorgueillissant de la primeur de l'intelligence et

du mimétisme sur le caractère et l'autonomie. Et tout semble figé ainsi car le capitalisme a façonné les peuples à travers le moule de l'égoïsme, de sorte que ceci les empêche de regimber ; et puis ça leur donne l'impression d'avoir le choix. Or, comme le disait Fichte : « A ceux qui, de leur plein gré, entendent ne se donner pas d'autres but qu'eux-mêmes, une puissance étrangère impose un but parfaitement extérieur à eux. »

L'écologie conservatrice en revanche, se donne pour but de raviver cette flamme d'idéalisme et d'abnégation, cette propension à mettre toutes ses capacités au service de la communauté afin de remplacer les outrances de ces inclinations qui n'ont pour but que de renforcer l'individualisme économique – et comme le disait Fichte, l'imposition d'un but parfaitement extérieur à ceux qui n'ont pas d'autre but qu'eux-mêmes.

L'individualisme est sain s'il s'inscrit dans le respect de la communauté et de tout ce qu'elle a généré au fil de l'histoire comme capital social, économique, éthique, intellectuel, spirituel, etc. A partir du moment où il s'en affranchit totalement, il devient malsain ; a fortiori si cet individualisme s'exerce essentiellement pécuniairement ou matériellement. On ne peut pas d'un côté s'asseoir sur les acquis de la communauté pour en profiter de l'autre, même à travers le plus grand talent du monde. A vrai dire, un individu n'est rien s'il est seul et doit redémarrer de zéro. Tout ce qui s'est accumulé en termes de connaissances est un véritable trésor de l'humanité qui n'est jamais l'apanage d'une seule personne.

Bien sur, l'égalité n'existe pas dans la nature. De

même qu'elle n'existe pas chez l'homme. Mais ce n'est pas une raison pour que l'homme, dont la finalité ne serait plus matérialiste, s'imagine qu'il est en droit de s'accaparer déraisonnablement les richesses qui ne sont pas qu'à lui à partir du moment où seul il n'est rien. Dès lors où l'on considère que la finalité réside dans l'être plus que l'avoir, dans l'identité plus que le paraître, point n'est besoin d'exiger trop de richesse ni trop de propriété. A contrario, cette inclinaison est une atteinte à l'honneur du peuple car elle se fait à l'encontre de la communauté. L'égalité n'existe certes pas entre les hommes, mais la solidarité dans la communauté est essentielle et elle représente, en plus de la plus haute forme de justice sociale, un triomphe évolutif.

Plutôt que par la possession et la richesse, l'inégalité doit se manifester à travers une aristocratie des qualités innées.

La véritable élite est avant tout celle qui est prête à se sacrifier pour sa communauté. Dans le règne animal, le mâle alpha est toujours celui qui accourt pour protéger les siens, non pour les exploiter. Les avantages et privilèges que cette élite tire de sa position dominante doivent donc être en adéquation avec ceux du reste de la société.

Il semble donc judicieux d'interdire purement et simplement les revenus de plus de 100 000 euros/mois net d'impôt car ils représentent une abondance factice en décalage complet avec tout paradigme respectueux des principes de la nature. Chaque salaire doit correspondre à la qualité d'un homme, ou à la quantité de service ou de sacrifice rendu au peuple, non à la quantité de plébiscite ou

de désir qu'il génère (à travers sa personne comme un footballeur ou un artiste, ou un bien matériel comme pour un industriel). Nous estimons que passée cette somme dans le contexte économique actuel, l'équilibre est rompu, et que le surplus doit revenir à la communauté. Dans la nature, jamais on ne verra un lion manger plus que ce que son estomac peut contenir pour laisser des lionnes affamées. L'idée n'est pas d'opposer les riches et les pauvres, mais de les rassembler dans une communauté organique afin que les premiers qui ne savaient plus quoi faire de leur richesse se tournent de nouveau vers de plus hautes aspirations et une finalité plus nobles ; tandis que les seconds, moins écrasés, retrouveraient une dynamique sociale de nouveau prête à tous les efforts et à tous les sacrifices.

8

Suppressions des allocations familiales. Mise en place d'une aide spécifique aux familles qui travaillent : 30h payées 35h pour une femme avec un enfant, 25h pour deux, 20h pour trois.

Quand l'esprit moderne croit que l'acquis, c'est-à-dire la capacité d'adaptation à l'environnement, est la chose essentielle, tandis que l'inné, c'est-à-dire le poids de l'héritage, est dérisoire, il se laisse aveugler ou il se ment à lui-même. Dans la nature, tout est échelon de vie, du plus petit atome aux astres en

passant par toute la biodiversité, comme pour former une hiérarchie d'intelligence, en sorte que jamais ne se sépare totalement l'acquis de l'inné, que l'un ne va jamais sans l'autre. Autant dire que rien n'est parfaitement prédéterminé, mais rien non plus n'est parfaitement libre. Si la roche est fortement prédéterminée, elle comprend, même infinitésimalement, une part de spontanéité, de sorte qu'à terme elle change de forme. A l'opposé, il en est de même pour l'homme. S'il se sent fortement libre et fier de son fameux libre arbitre, il comprend toujours en lui une part de détermination dont il ne peut s'émanciper.

L'esprit moderne se méprend s'il considère que l'éducation, comme mesure d'adaptation à l'environnement, peut tout régler. C'est pourquoi il a parfois si souvent l'impression que la méthode est mauvaise, que c'est uniquement à cause de celle-ci qu'il n'arrive pas à ses fins, qu'il faut alors réformer. Il change alors de programme d'éducation, encore et encore, en ignorant à peu près totalement que la problématique est d'ordre génétique, qu'elle se confronte au poids de la détermination qu'elle ne peut pas modifier.

Les humanistes diront que la prédétermination de l'homme est infinitésimale, au même titre que la liberté de la pierre est infinitésimal. Or, il n'en est pas ainsi parce que la nature est le contraire du désordre, et qu'elle a besoin de sceller les choses dans la continuité, par hérédité. Ainsi le destin de l'homme est-il scellé d'avance pour une bonne moitié par ses caractéristiques génétiques. Et il n'y peut absolument rien, quand bien même il se

sentirait être le plus progressiste et le plus civilisé au monde. En cela, les hommes ne sont pas égaux. Certains disposent de plus de marge de manœuvre que d'autres. Mais tous auront beau lutter de toutes leurs forces pour échapper à leur destin, celui-ci les rattrapera ou les percutera dans leur élan de liberté. Sénèque disait à juste titre : « Le destin porte ceux qui l'acceptent et traîne ceux qui le refusent. »

De ce constat, l'écologie conservatrice ne peut pas faire abstraction. C'est pourquoi elle ne peut pas totalement ignorer l'importance ni de l'hérédité ni des gènes. Elle ne peut donc pas se dispenser de l'importance que peut revêtir une forme allégée d'eugénisme. L'eugénisme, en effet, consiste à prendre en considération la détermination et toutes les qualités innés d'un individu au même titre, si ce n'est pas davantage, que les qualités acquises par l'adaptation au milieu. Encore une fois, il ne s'agit pas de tomber dans l'excès outrancier, mais de trouver la juste proportion afin de limiter le plus possible les désagréments et de favoriser l'épanouissement individuel et collectif.

Dès lors où l'on comprend que l'inné, comme fruit de l'héritage génétique, est primordial, il ne viendrait pas à l'esprit d'un homme sain de militer en faveur de la reproduction massive des plus tarés de la planète, ni même des plus immoraux. Cela peut paraître un peu violent comme comparaison mais il ne viendrait jamais à l'esprit d'un éleveur de favoriser la reproduction des plus mauvaises bêtes. Alors qui sommes-nous pour juger de ceux qu'il faut favoriser et de ceux qu'il faut freiner, tout en gardant bien à l'esprit que chaque échelon de vie humaine

trouve sa nécessité? A vrai dire, nous sommes les mêmes qui depuis des décennies créons nos propres limites à mesure que la nature s'impose de moins en moins à nous. Nous sommes les mêmes qui favorisons par des aides sociales tel groupe de personnes plutôt que tel autre, mettons en avant telle culture plutôt que telle autre. La démocratie n'est certainement pas exemplaire. Elle a copieusement discriminé pour parvenir à se maintenir, au début en coupant des têtes, souvent par le clientélisme le plus mesquin, d'autres fois en achetant la paix sociale à vil prix, mais toujours au détriment d'autrui, le plus souvent au détriment du plus fort, de la majorité autochtone qui, moins poussée dans ses retranchements, peut supporter « plus » sans regimber. C'est sans doute la raison inconsciente pour laquelle la repentance et l'auto flagellation sont encore terriblement présentes dans les consciences occidentales, comme pour s'excuser d'avoir été les plus forts et les plus créatifs auparavant.

Si le système économique moderne exige une politique démographique quantitative, l'écologie conservatrice aspire à une politique démographique qualitative. Quand le système social français octroie des aides familiales à tous sans distinction, ce qui se traduit par une augmentation des naissances dans les milieux les plus défavorisés, là où la nature aurait tendance à limiter les naissances ; l'écologie conservatrice constate la baisse drastiquement des naissances chez les familles des milieux les plus favorisés, ceux justement qui possèdent le plus souvent tous les éléments qualitatifs pour éduquer

leur progéniture. Que l'on ne se méprenne pas ! Il ne s'agit pas d'empêcher les inactifs d'avoir des enfants, mais de les responsabiliser, de les pousser à avoir au préalable tout le nécessaire en termes de stabilité matérielle et surtout en termes de stabilité psychologique et émotionnelle, pour pouvoir envisager une naissance ; tandis que beaucoup, de nos jours, ne voient plus ceci que comme une rente. C'est pour ces raisons que l'écologie conservatrice ne peut pas soutenir ce système social, et qu'elle milite en faveur de la suppression pure et simple des allocations familiales. Une fois ces aides supprimées, elles devront être redistribuées afin de venir en aide aux familles de travailleurs pour soulager la mère de sa charge de travail. Ainsi une mère qui travaille 35h/semaine ne ferait plus que 30h, payées 35h pour un enfant ; 25h payées 35h pour deux enfants, 20h payées 35h pour trois enfants. Le reste de la redistribution des allocations familiales, de façon également proportionnelle jusqu'à trois enfants, irait aux pères sous forme d'augmentation de salaire.

Ainsi les familles, issues de tous les milieux, prennent conscience de leur engagement, de leur devoir envers la société ; c'est-à-dire de la nécessité d'engendrer le triomphe évolutif afin de sortir de la décadence et de la chute de la moralité.

Voici un progrès dont on ne parle pour ainsi dire jamais dans nos sociétés paradoxalement « progressistes ». Celui que Nietzsche décrit à travers ces lignes :

« J'ai une question pour toi seul, mon frère. Je jette cette

question comme une sonde dans ton âme, afin de connaître sa profondeur.

Tu es jeune et tu désires femme et enfant. Mais je te demande : Es-tu un homme qui ait *le droit* de désirer un enfant ?

Es-tu le victorieux, vainqueur de lui-même, souverain des sens, maître de ses vertus ? C'est ce que je te demande.

Ou bien ton vœu est-il le cri de la bête et de l'indigence ? Ou la peur de la solitude ? Ou la discorde avec toi-même ?

Je veux que ta victoire et ta liberté aspirent à se perpétuer par l'enfant. Tu dois construire des monuments vivants à ta victoire et à ta délivrance.

Tu dois construire plus haut que toi-même. Mais il faut d'abord que tu sois construit toi-même, carré de la tête à la base.

Tu ne dois pas seulement propager ta race plus loin, mais aussi plus haut. Que le jardin du mariage te serve à cela.

Tu dois créer un corps d'essence supérieure, un premier mouvement, une roue qui roule sur elle-même, — tu dois créer un créateur. »

9

Dans l'éducation, mettre davantage l'accent sur la formation du caractère que sur la mémoire : libre arbitre, esprit critique, créativité, détermination, abnégation, initiative etc.

Plus nous observons le moderne, plus nous constatons la perte notoire de ses qualités de

caractère alors même qu'il semble jouir, sinon se réjouir, d'une instruction zélée et d'une intelligence raffinée. Or, et ne lui en déplaît, c'est le caractère plus que l'intelligence qui détermine l'évolution des peuples dans l'histoire et règle sa destinée. Sans caractère, l'intelligence n'est qu'un fragment dénué d'orientation. Ce n'est qu'à partir du caractère que l'on peut tout envisager, l'intelligence n'étant qu'un outil à son service. Voici sans doute pourquoi le moderne, même fort instruit, se trouve fort dépourvu devant de nouvelles problématiques, en fait, dès qu'on le sort de sa zone de confort, de tout ce qu'il a appris par cœur à l'école, de tout ce qu'il gère habituellement ; comme s'il perdait en autonomie à mesure qu'il se spécialisait dans un domaine.

La solution trouvée pour combler cette perte de caractère est une forme de conditionnement, avec des lois et des règles qui sont nécessaires à toute société civilisée certes, mais aussi bien plus que cela. Un caractère aboulique a besoin d'un cadre chaque jour plus précis pour ne pas se perdre. La modernité va donc bien plus loin que le nécessaire en s'immisçant dans l'intimité et la souveraineté des gens. Elle les infantilise de plus en plus, au point de leur conseiller de manger plus de fruits et moins de sucre, de faire du sport et de s'hydrater durant la canicule tout en restant à l'ombre et en fermant les fenêtres aux heures les plus chaudes de la journée. Il faut dire que nos dirigeants, qui sont à l'origine de ces « conseils de santé publique », sont issus de la même matrice, et que eux-mêmes, pataugeant entre surcharge administrative et bureaucratie débilite,

entre un tas de règlements et de notes superfétatoires, ne font pas mieux.

D'ailleurs l'école ne fait pas mieux non plus, en insufflant dès le plus jeune âge à l'enfant des programmes destinés à favoriser les capacités de mémoire afin d'être capable à la fin du mois ou de l'année de savoir réciter par cœur la leçon – et l'oublier à peu près totalement par la suite. Sans doute pour que plus tard, dans la vie adulte, il sache mieux se dépêtrer dans cet imbroglio administratif, et que ses capacités de mémoire fassent de lui une sorte de « bête à concours », capable d'apprendre vite et bien pour devenir un chef médiocre – ou un travailleur zélé –, incapable de véritable autonomie, n'exerçant sa fonction qu'à l'aide de notes et de directives, totalement déconnectée de la réalité, totalement incapable de gérer un problème qui n'est pas répertorié et encadré. Dans ces conditions, on se demande si ce n'est pas la ruse, la fourberie et la mémoire qui font les chefs plus qu'une quelconque vertu de sacrifice, de courage ou de souveraineté. Comme s'il ne fallait surtout pas remettre en cause le fonctionnement.

Quoi qu'il en soit, s'il y a bien un principe qui remet en cause le fonctionnement, c'est l'évolution inéluctable de la vie qui connaît moins l'immobilisme que la divergence progressive. C'est pourquoi l'écologie conservatrice aspire à mettre davantage l'accent sur le caractère que sur la mémoire dans toutes les écoles. Elle considère qu'il s'agit d'une priorité, et que toutes les réformes scolaires ne serviront à rien sans la prise en compte de la psychologie occidentale et de toutes ses vertus

telles que la persévérance, le libre arbitre, l'esprit critique, l'esprit d'initiative, la créativité, la détermination, l'abnégation, l'énergie, le stoïcisme, l'équité et la moralité. Nous considérons que ces traits de caractère sont à solliciter dès l'enfance et à mettre en avant durant l'âge adulte dans les milieux professionnels. Elles sont un trésor inexploité pour l'occident et il faut vite remédier à cela.

10

Réhabilitation de l'héritage culturel européen, y compris païen, et de ses folklores. Redonner un sens à l'esprit de communauté. Rétablir la confiance en l'autre. Changer les critères de satisfaction par l'exemple d'influenceurs dans les médias et des intellectuels. Réforme du CSA.

Pendant qu'une multitude cherche à se créer une identité par la consommation, formant une sorte de caravansérail d'extravagants en mal de reconnaissance, quelques-uns renouent déjà avec leurs racines, leur culture, leur héritage ; et on les reconnaît à leur fière allure d'honnêtes hommes qui n'aspirent qu'à une seule chose, c'est d'être eux-mêmes et de rester fidèle à eux-mêmes. Ces honnêtes hommes ne demandent qu'à renouer avec l'esprit authentiquement indo-européen qui leur a été confisqué au fil des temps, de sorte qu'aujourd'hui, l'euro péen authentique ne peut plus tellement réussir ni dans les arts, ni dans les

rapports humains ou dans sa vie professionnelle sans se fourvoyer ou se trahir un minimum. L'époque a forcé une synthèse évolutive désastreuse sur le plan de l'épanouissement personnel en contraignant les individus à renier leur propre nature afin d'en faire des unités interchangeables et malléables. Dans ces conditions, ceux qui réussissent le plus sont souvent les plus vides ou les plus fourvoyés, faisant passer l'honnêteté et l'authenticité pour un luxe de ringard.

Aussi, ce qui s'effondre pour certains d'un côté profite ailleurs pour d'autres. La nature comble toujours le vide. C'est pourquoi la culture européenne, terriblement affaiblie depuis la dernière grande guerre, s'est vue terriblement concurrencer par la culture américaine ainsi que par une multitude de cultures exotiques. C'est à la mode ! C'est « fun » ! Et puis si on n'est ni « fun » ni à la mode, une propagande subtile mais terriblement efficace vient vous orienter, vous façonner, afin que ce que vous n'aimiez pas jusqu'à présent, vous commenciez à l'aimer tout doucement. Ainsi le goût pour les musiques exotiques est né, la ferveur pour les vedettes allogènes du ballon rond, pour les séries américaines et leur fameux « black friday », pour toute une philosophie et un mode de vie totalement étranger à notre culture. Tout le monde a déjà éprouvé ce sentiment étrange, quand pour la première fois il entend une musique qu'il n'apprécie pas, mais qui à force de l'entendre en boucle, finit par l'apprécier. Voici l'exemple d'un principe copieusement utilisé. Ainsi on a systématiquement mis en avant le contraire de ce qui était typiquement

européen en utilisant la publicité et ses messages répétitifs, les films et ses messages subliminaux, l'incroyable pouvoir médiatique afin de délivrer la vérité absolue : celle qui consiste à se renier suffisamment pour entrer dans leur monde indifférencié.

Tout est continuité cyclique, mais quand on en arrive à une telle indifférenciation, on peut se demander légitiment si cela a encore un sens ; ou alors si justement cette perte de sens n'est pas le signe d'une fin de cycle qu'il nous faut précipiter et non retenir. C'est pourquoi il est funeste de continuer sur la voie de l'indifférenciation et de l'inertie, et nécessaire de réhabiliter l'héritage culturel européen dans sa totalité afin de ne plus demeurer l'ombre de soi-même et pouvoir exister de nouveau pleinement. Si la modernité a complètement mis de côté la dimension spirituelle pour amplifier la dimension matérielle de l'homme, c'est au prix d'un terrible désenchantement et d'une chute tout aussi terrible de l'esprit de communauté, seul rempart efficace pour lutter contre les forces destructrices de l'universalisme. L'esprit de communauté est le ciment de toute société organique épanouie. Il faut à l'esprit de communauté un ensemble de bases immatérielles communes, une spiritualité, une vision du monde, une psychologie, une moralité, un socle bien défini pour développer la confiance et la satisfaction au quotidien.

D'après les sondages, les Français, qui se sont fait les chantres de l'universalisme et du cosmopolitisme par refus de différenciation, se font confiance entre

eux à hauteur de seulement 30%, ce qui est ridiculement bas au regard de certains pays restés plus homogènes et fidèles à leurs principes tel que le Danemark avec ses 80 % de confiance entre Danois. Dans les pays nordiques en général, il est possible de laisser son vélo sans cadenas, voire la poussette sans surveillance devant l'épicerie, toutes les règles sont appliquées strictement, car les enfreindre c'est avant tout ne pas respecter la communauté. Dans un cadre normal, là où l'homme n'a pas bouleversé les lois de la nature, il n'est pas besoin de trop d'hommes en arme pour assurer la tranquillité ; au contraire l'omniprésence de la police devrait générer une certaine crispation et la présence de forces militaires en arme sur l'ensemble du territoire devrait heurter. C'est flagrant, plus les gens vivent en ville, là où justement le cosmopolitisme est le plus marqué et où les forces de police sont les plus présentes, moins ils se font confiance entre eux. L'Afrique et le Brésil quant à eux, poussés à l'occidentalisation et au métissage en empêchant ainsi le rôle de canalisation de la tradition, voient leur moralité et leur confiance chuter à des niveaux excessivement bas. Une chose est certaine, c'est que l'occident ne peut prétendre retrouver la sérénité qu'en rétablissant la confiance, c'est-à-dire en se recentrant sur lui-même et par affinités, et pouvoir ainsi mieux redéfinir ses propres critères de satisfaction sans vouloir intervenir prétentieusement dans ceux des autres.

En outre, quand le capitalisme outrancier ne voit que par la confiance entre les entreprises ou dans le marché, l'écologie conservatrice mise sur la confiance entre citoyens afin d'établir des bases plus

saines, davantage basées sur l'émulation, la convivialité, le partage, la spiritualité, le sens du devoir, la responsabilité. Les critères de satisfaction doivent se détourner des feux follets de la consommation pour embrasser les évidences de l'identité. En ce sens, le rôle d'influenceurs dans les médias, éventuellement de l'aristocratie terrienne, sinon des intellectuels, est crucial. Il faut impérativement réformer le CSA afin de mettre en avant la culture occidentale, sans pour autant dénigrer toutes les autres, afin de préserver sa spécificité. On ne peut pas d'un côté vouloir la diversité dans la nature et de l'autre mettre tout en œuvre pour supprimer la spécificité de la culture occidentale.

C'est par la passion pour la communauté et la dilection pour la planète, ce que Klages appelait « l'Eros cosmogonique », que nous sortirons grandit du cycle de la modernité décadente. Terre mère, Gaïa, appelons-la comme nous voulons du moment que nous la percevons de nouveau comme sacrée, à travers tout ce qu'elle peut nous offrir comme « images conductrices ». Il faut parfois sortir de l'hyper-rationalisation pour se grandir, vagabonder sous les latitudes de l'imaginaire, provoquer la réalité avec audace. Nietzsche disait qu'il fallait un peu de chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse. C'est exactement ce chaos que le moderne ne supporte plus et cherche à fuir par la rationalité, ce qui le mène à se nier, à nier tout ce qui le constitue profondément et ataviquement. « Dans ses agressions sanglantes contre toutes les autres créatures, l'homme ne fait que parachever ce qu'il

s'est lui-même infligé : sacrifier son imbrication dans le foisonnement des images et la plénitude inépuisable de la vie pour se rehausser à une intellectualité coupée du monde faisant de lui un apatride. » Klages

Il ne nous apparaît donc pas totalement stupide de considérer la terre comme sacrée, et de prétendre à la réhabilitation de l'héritage culturel européen, y compris les richesses incommensurables du paganisme indo-européen ; en soit toutes les « images conductrices » et tous les symboles qui peuvent former un lien entre communauté et nature, entre une terre et un peuple. Le lien a été trop longtemps rompu pour instaurer le règne du nihilisme. Il est temps de le reconquérir et de lui préférer un idéal transcendant, une confiance dans les forces mystérieuses du destin, un optimisme à toute épreuve. Si le matérialiste pense que la nature n'est faite que de matière inerte, d'atomes gravitant dans le vide et ne répondant qu'à des lois mécaniques, en somme si le matérialiste a défiguré l'homme, l'a conduit à sa déshumanisation, au renoncement de tout ce qui fait son identité ; il est temps de le faire passer sous les fourches caudines d'un biocentrisme rénovateur afin qu'il retrouve figure, humanité et identité.

Il est des objets, des images, des lieux ou des moments de vie qui nous font communier avec le lointain lignage comme si un lien fort et éternel dépassait le masque de notre existence. Il nous faut reconquérir ces objets, ces images, ces lieux et ces moments.

Rétablissement de la peine de mort pour les crimes inhumains ainsi qu'une obligation de travailler durant sa peine de détention.

Quand bien même l'humain serait l'échelon de vie le plus élevé dans le cosmos, un principe qui s'applique au plus petit échelon s'applique également à lui. Ce que l'on observe dans la savane, aussi cruel que cela puisse paraître, s'applique chez l'homme sous une forme différente et atténuée. Si l'on constate donc un principe d'attraction et de répulsion à l'échelon le plus petit au niveau atomique, on le retrouve aussi bien dans la savane que chez l'homme ; presque exclusivement mécanique au début puis de plus en plus raffiné ensuite pour former instincts et affinités. Partons ainsi de l'idée générale de « désirable » en tant qu'affinités concordantes (attraction) et de « indésirable » en tant qu'affinités discordantes (répulsion). La concordance forme les groupes, tandis qu'il existe également pour chaque échelon de vie ce que l'on appelle des indésirables. Que ça soit en dehors de leur groupe social et organique ou à l'intérieur même, les indésirables jouent leur rôle de discordance ; tandis que toujours ceux-ci se retrouvent confrontés aux instincts de préservation du groupe qui perçoit l'indésirable

comme une menace. D'ailleurs, ils ne sont perçus comme indésirables qu'en vertu soit d'un manque d'instinct de préservation, soit plus souvent, d'un instinct de préservation divergeant. D'où une lutte pour la conservation qui bien souvent mène à la séparation de l'indésirable du groupe, en l'occurrence à la répulsion et non à l'attraction.

Dès lors il n'est pas question de tolérer quiconque porte atteinte à la conservation du groupe et à sa concordance. C'est pourtant bien ce que fait la modernité humaniste européenne, qui n'a pas compris comme les Américains – sans doute ont-ils plus d'expérience sur le sujet – que la peine de mort s'avère être la seule solution pour les crimes ultra violents et sordides ; et qu'à partir du moment où l'on a perdu son humanité on doit perdre la vie. D'ailleurs certains psychopathes n'ont absolument pas peur de la prison, la seule chose qui peut les empêcher de commettre leur crime c'est la crainte de la mort. Une société saine ne peut pas s'entourer des pires prédateurs, et elle ne peut pas prendre le risque de les voir sortir de prison une fois la peine effectuée. Elle doit donc appliquer la peine de mort pour les crimes inhumains.

Si la justice doit savoir se montrer sévère avec ceux qui représentent un danger pour la communauté, elle doit aussi être tolérante avec les petites affaires de ceux qui se conforment à l'esprit de communauté, parce que c'est justement dans la communauté que se forme la bonne moralité et non par la répression. La répression et l'enfermement restant nécessaires, il importe donc au condamné de payer, sous forme de travaux, ce qu'ils coûtent au reste de la

communauté. Voici ce qui s'appelle être juste.

12

Rétablir un service militaire de deux mois obligatoires pour les hommes, facultatifs pour les femmes. Durcir les tests de recrutement dans l'armée. Favoriser les naissances de soldats

La nature est le contraire du désordre, et quand elle est confrontée au désordre, elle met tout en œuvre pour rétablir l'ordre avec vigueur. C'est ce qui se passe lors des cascades trophiques, où toujours la sélection naturelle finit par reprendre ses droits comme si le cosmos était doté d'une forme d'intelligence subtile mais omniprésente. Darwin disait lui-même qu'il lui arrivait parfois de parler de la sélection naturelle comme d'une puissance intelligente.

Seulement l'homme, en plus de s'en être émancipée, a fini par la rejeter pour aspirer à une forme de contre-sélection. Lui qui domine la chaîne alimentaire, a non seulement été à l'origine de la plus importante cascade trophique des derniers temps, mais il l'a fait non pas avec la volonté de conserver l'ordre traditionnel, celui qui se rapproche le plus de l'ordre naturel, mais avec l'inconscience de le renverser. En étant ainsi à l'origine du désordre naturel, il a cherché à créer l'ordre ailleurs et il est devenu l'homo œconomicus que l'on connaît avec

ses engeances qui s'intéressent à l'immédiat et se désintéressent de l'avenir, qui se moquent bien que la route ou l'aéroport qu'ils sont en train de construire va entraîner la disparition locale du hiboux, du hérisson et autres reptiles ou amphibiens. L'homme est à l'origine de la plus grande disparition animale et végétale par pure spéculation, par haine de la générosité naturelle des forts, par pur renoncement de sa noblesse et de tout ce qui est élevé et viril.

D'où l'importance pour l'homme de ne pas totalement ignorer les fonctions vertueuses de l'ordre, celle de la force armée, celle qui est en capacité de protéger la différenciation et la diversité, celle de la véritable bonté et bienveillance des forts. Le soldat ne doit pas être la simple variable d'ajustement d'un système vicié ni même le gendarme de la planète, il doit être le symbole de l'épanouissement des peuples, de leur liberté, de leur souveraineté. En plus du prolongement politique sous d'autres formes, le soldat doit être le héros de la Nation sans quoi rien n'est possible. C'est pourquoi il est important de valoriser la deuxième fonction traditionnelle, et mettre en place le service militaire, qui en plus de souder une Nation, peut rendre de la hauteur et du prestige peuple. Ce que deux mois de service militaire peuvent insuffler dans l'esprit des jeunes hommes en termes de qualité de caractère peut être bien plus significatif que plusieurs années passées sur les bancs de l'école. Nous proposons donc de rendre le service militaire de deux mois obligatoire pour les hommes, facultatif pour les femmes. En ce qui concerne les tests

d'entrée dans l'armée de métier, il serait judicieux de les durcir, en sorte qu'une sélection plus drastique s'opère, et que l'exemplarité de ce corps devienne plus qu'un simple métier ; mais le modèle de la culmination des qualités de l'ordre et de la sélection. Ainsi dans le respect de l'ordre naturel des choses, le soldat se verrait proposer des aides par la communauté qui lui est reconnaissante, afin que ses qualités de caractère ne disparaissent pas, et qu'il puisse malgré les difficultés de sa fonction, fonder une famille.

13

Politique agrarienne. Objectif : autonomie alimentaire. Limiter le bétonnage intensif. Interdiction de la tauromachie et de l'abattage rituel. Pas de chasse ou le samedi ou le dimanche.

Une balade en montagne, en forêt, en pleine nature, fait plus que vous ressourcer. Elle vous renforce dans votre for intérieur en vous déconnectant de la normalisation et de l'universalisation forcée. Elle vous redonne une innocence, une simplicité, une fierté aussi. Vous réapprenez à aimer par vous-même. En vérité, la norme et les gadgets de la société ont créé tellement de superflu qu'on finit par vivre avec des masques. La nature et la solitude en libère. Il faut connaître la sensation du vide pour donner un sens à sa vie. Tout le reste n'est qu'une fuite en avant.

La nature a un impact psychologique, c'est

indéniable. Et c'est sans doute pourquoi le citadin est si fade et cherche par tous les moyens une fois en vacances à prendre un peu d'air à la campagne ; ou tout du moins, quand le grand sot lui semble difficile, il se porte vers les endroits avec moins de béton, moins de cette urbanisation cancéreuse de l'espace. S'il n'est peut-être pas prêt à passer de l'hyper sollicitation des villes au calme des campagnes, il sent que l'artificiel le submerge et que l'entassement stupide le déconnecte totalement du réel. Quoi de plus triste que de passer une vie entière enfermée dans du béton ! Personne ne le souhaite, car tous deviendraient fous une fois totalement déconnectés de la richesse de la nature.

Les villes sont sans doute l'archétype d'une croissance immobilière qui pousse à l'agglutinement. Toujours plus d'immeubles, pour toujours plus d'habitants, pour toujours plus de touristes. Si la théorie de la croissance illimitée s'applique ici également, certaines villes, sans doute plus impactées que les autres, ont commencé à ouvrir les yeux sur ce funeste engrenage. Dorénavant Barcelone, Venise et Amsterdam favorisent la décroissance touristique en imposant des quotas. D'autres villes s'interdisent toute extension supplémentaire, car elles se rendent compte que cela ne fait pas tout et que, quand bien même elles construiraient des parcs et des tours végétales, cela ne suffirait pas à redonner une atmosphère de sérénité.

En vérité, chaque paysage est un appel à l'harmonie et à la sérénité, une connexion avec l'infini qui nous aspire dans un tourbillon de fraîcheur. Plantez-y des

tours de verre et d'acier, quelques autres ouvrages bétonnés, et l'individu se recroqueville sur ses ustensiles comme pour se rassurer de n'être point perdu. Une fois donc rétablie la juste proportion d'habitants par kilomètre carré qui, nous l'avons dit dans le premier chapitre, ne doit pas dépasser 50 millions d'habitants pour la France, une fois donc rétablie cette proportion, l'écologie conservatrice se doit de limiter la bétonisation de nos espaces verts. Ça semble logique. Qui dit moins d'habitants dit moins de béton, moins de logement.

Il faut revenir à une politique de la terre et tempérer les aspirations faustiennes et prométhéennes de la politique de la ville. Il nous faut plus que concret, quelque chose qui s'apparente à l'autonomie alimentaire, ou presque. Il est ridicule pour l'homme et incohérent pour la planète d'aller chercher telle céréale alors que nous pouvons la produire en France, de même pour la viande de bœuf qu'on va chercher au Brésil alors qu'on peut en élever en France. En parlant d'ailleurs de viande, il serait cohérent pour celui qui milite en faveur de la décroissance, de limiter sa consommation. Nous n'avons sans doute pas besoin de manger deux beefsteaks par jour. En somme, si la politique de la ville a été néfaste à la politique de la terre, il est nécessaire de renverser la tendance afin que les agriculteurs puissent de nouveau vivre de leur métier sans quémander des subventions à une Europe qui les a mis éhontément en concurrence avec la planète entière. Il s'agit de mettre fin à cette logique incohérente et anti-nature qui vise à

subventionner tout ce qui se rapproche du réel et de la terre. – En France, après le mouvement des « gilets jaunes », on en est même venu à subventionner (à travers une prime d'activité) celles et ceux qui touchent le SMIC afin qu'ils puissent continuer à travailler : Exemple grotesque de la politique hors sol des villes, totalement déconnectée de la réalité de la terre et du peuple.

En ce qui concerne la protection des animaux, il serait judicieux d'interdire les jeux d'un autre temps tel que la tauromachie. Il en est de même pour l'abattage rituel. Aujourd'hui, nous disposons de moyens pour ne pas faire souffrir l'animal. L'homme n'est pas le centre de l'univers, et doit, s'il lui faut donner la mort à un autre échelon de vie, le faire dans le respect.

Enfin, pour des raisons de libertés individuelles, pourquoi ne pas proposer l'interdiction de la chasse soit le samedi, soit le dimanche, afin que les randonneurs puissent en toute sécurité pratiquer leurs activités ? Ce n'est que du bon sens. Les chasseurs, même s'ils sont utiles dans la régulation de la faune et de la flore, ne sont pas seuls. Ils doivent partager les campagnes.

14

Politique énergétique. Développement EPR, recherche sur les biocarburants et l'hydrogène.

En ce qui concerne la politique énergétique, la

modération est de mise certes, mais l'homme a aussi le droit d'avoir un impact sur la planète puisqu'il en fait partie. Il n'est pas question de s'auto-flageller ni même de revenir à l'âge de pierre. Le but n'est pas de refouler les prétentions humaines mais de les ennoblir. Emerson, fondateur du transcendentalisme que l'on peut difficilement taxer d'anti-écologisme, ne disait pas autre chose à travers ce passage : « Qu'il s'agisse de n'importe quel labeur, la sagesse de l'homme consiste à attacher son char à une étoile, et à voir ce labeur fait par les dieux mêmes. Le moyen d'être fort, c'est d'emprunter la puissance des éléments. » Il n'est donc pas question de se passer d'énergie tandis que, au vu d'une décroissance démographique conjuguée à la décroissance économique, la consommation d'énergie aura mathématiquement tendance à se tasser, voire à diminuer.

Pour être tout à fait honnête, chaque fois que l'on utilise de l'énergie, on le fait sur le capital de la planète. Il importe donc d'en prendre en impactant le moins possible ce capital. La « croissance verte » des capitalistes va un peu dans ce sens il faut bien l'admettre. Mais alors quand cette « croissance verte » nous pousse à rouler à l'électricité tandis que dans le même temps elle désire fermer toutes les centrales nucléaires, c'est-à-dire à prioriser les énergies renouvelables comme l'éolien ou le solaire comme s'il n'y avait pas d'impact sur la planète ou revenir au charbon, alors il s'agit d'une fumisterie. On ne peut pas d'un côté vouloir le tout électrique pour en finir avec les énergies fossiles, et de l'autre renchérir le coût de l'électricité avec des énergies

renouvelables disséminées sur l'ensemble du territoire ou polluer encore plus en utilisant d'autres moyens que le nucléaire car il a mauvaise réputation. Ce n'est pas cohérent de proposer une action vertueuse au nom d'une dénaturation générale de nos paysages et de nos biotopes. D'ailleurs un bon nombre de projets fait débat. Quand on parle d'installer un parc de près de 2000 hectares de panneaux solaires à la place d'une forêt (comme c'est le cas dans le Lot-et-Garonne), on est en droit de s'interroger. Avec les énergies renouvelables il faut savoir aussi faire preuve de bon sens et arrêter encore une fois de calculer en termes de rentabilité. L'idéal serait d'installer les panneaux solaires au dessus des parkings de supermarché, ou sur les toitures. Tandis que la modération serait de mise pour l'éolien. De toute façon il est impensable de recouvrir l'ensemble du territoire de mini-centrales électriques.

C'est pourquoi le nucléaire reste à ce jour encore nécessaire pour assurer l'autonomie énergétique de la France. Il reste très peu polluant quoi qu'en disent ses détracteurs. Mais il reste cependant primordial de faire des progrès dans le retraitement des déchets ainsi que dans la sécurité des centrales. Le développement de l'EPR est prometteur et il faut investir dans ce sens.

En ce qui concerne les carburants, d'énormes moyens doivent être mis dans la recherche sur les biocarburants et sur l'hydrogène, bien moins polluants que ceux que l'on fabrique actuellement avec le pétrole. Il suffirait de peu de choses pour rendre meilleur notre impact sur la planète. Nous

sommes à la croisée des chemins. Et le pire c'est que ça ne demande presque pas d'effort, juste une prise de conscience, juste le changement de paradigme qui nous ferait sortir de l'ère totalement caduque de la modernité. Si demain l'occident adopte cette vision du monde plus proche de la nature, alors il pourra continuer dans la sérénité à consommer de l'énergie, à rouler en voiture, à jouir d'une vie pleine de rebondissements car la planète se renouvelle discrètement, elle se recycle elle aussi, et il faut avoir confiance en elle.

Et puis il faut se taire et agir
En sachant que le monde est en ruine
Mais tenir au poing l'épée pour la dernière heure.

Gottfried Benn

